

PÉRÉGRINATION EN TERRITOIRES UTOPIQUES

*Des espaces vecteurs
de prises d'initiatives
citoyennes*

Pauline Cachera
Laboratoire *Territoires Vivants*
Séminaire *Autonomie Locale*
DSAA In Situ Lab
Promotion 2014-2016

SOMMAIRE

Bataville, territoire d'une utopie	4 - 29
<i>L'usine de production de chaussure</i>	
<i>La Cité ouvrière</i>	
<i>Big Bata</i>	
<i>Témoignage</i>	
<i>"Vivre, penser et travailler Bata " Et après ?</i>	
Formes utopiques	30 - 65
<i>Utopie patronale, " dictature de l'égalité "</i>	
<i>Cercles</i>	
<i>Utopies et libertés individuelles</i>	
<i>Étude de Cristiania</i>	
Vers une gouvernance partagée	66 - 79
<i>" Ville garantie "</i>	
<i>" Droit de Cité "</i>	
Outiller la participation	80 - 95
<i>L'aphasie architecturale</i>	
<i>Ouvrir le chantier</i>	
<i>Architecture incrémentaliste</i>	
Vers une gouvernance par l'enfance	96 - 109
Merci	110 - 111



Bataville est une ville usine idéale au milieu de la forêt lorraine, à côté de Sarrebourg, à une cinquantaine de kilomètres de Nancy. Elle est tout droit sortie de l'imaginaire de Tomas Bata, le créateur des fameuses chaussures. Issu d'une famille de cordonniers depuis trois cents ans, il fonde sa société en 1894 à Zlín situé alors dans l'empire Austro-Hongrois. Malgré un franc succès dans son pays d'origine, sa capacité de production s'essouffle à partir de 1921. Porté par son ambition de "chausser l'humanité", il décide d'implanter son modèle d'usine dans d'autres pays. Fasciné par Ford, inspiré par les utopistes tels Fourier ou Godin, c'est dans un écrin de verdure entre étangs et forêts qu'il fonde sa bulle paternaliste en 1932. Rien à 20 km à la ronde. La légende raconte qu'il aurait choisi ce lieu, desservi par le canal, la voie ferrée et la route, en survolant la région en avion.

L'usine de production de chaussure



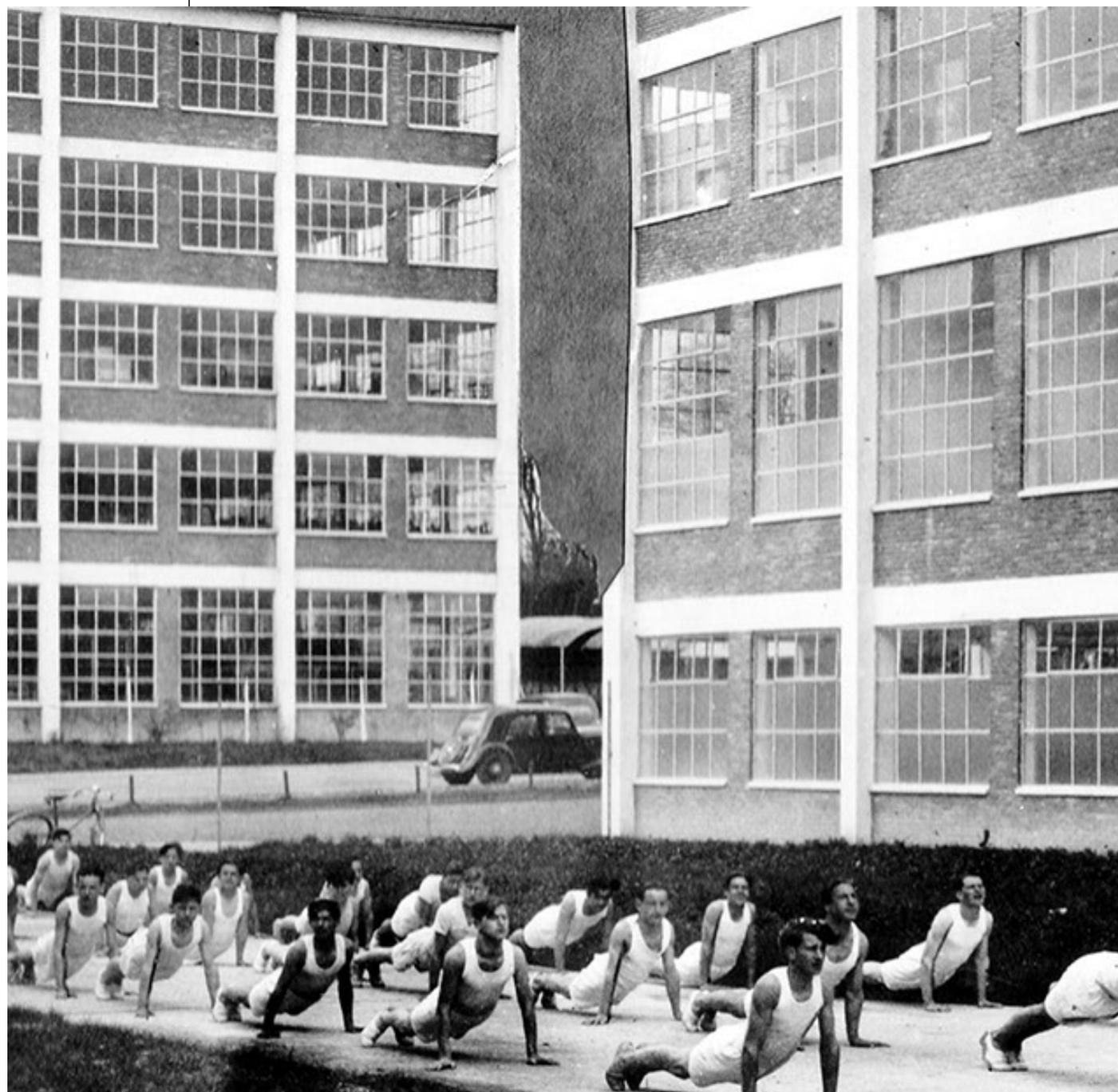
Photographie aérienne de l'usine Bata
Photographe inconnu
1965

Située en pleine nature, bordée d'étangs, Bataville est bien différente des quartiers ouvriers insalubres des grandes villes de l'époque.

“ Sans fioritures, fonctionnels, lumineux, symétriquement ordonnés autour d'une large allée centrale ”¹

Inspiré de l'architecture du Bauhaus, des bâtiments de 80 par 20 mètres, rouge et blanc, s'érigent au beau milieu de la forêt. À son apogée, plus de 2 500 ouvriers viennent travailler à l'usine. La gare, ainsi que le canal tout proche, écoulent la production journalière des 25 000 paires de chaussures dans 140 magasins à travers le pays.

Session d'étirement
Photographe inconnu
Date inconnue



10 - L'usine de production de chaussure

Avec ses gigantesques ateliers, le centre de production est à la pointe du progrès : des ateliers de fabrication et d'assemblage des chaussures, une fabrique de pâte à papier pour les boîtes à chaussures et les emballages, une imprimerie d'où sortent notamment des affiches publicitaires rédigées dans toutes les langues, une usine de produits chimiques où l'on fabrique en particulier la colle pour l'assemblage, un atelier de construction mécanique et de réparation des machines, des tanneries... Chaque secteur connaît une optimisation la plus parfaite en vue d'une production la meilleure du marché.



*Une "Batagirl" au travail
Photographe inconnu
Date inconnue*

11 - L'usine de production de chaussure



*Atelier de production Bata
Photographe inconnu
Date inconnue*

12 - L'usine de production de chaussure



*Cours en plein air
Photographe inconnu
Date inconnue*

13 - L'usine de production de chaussure

L'usine dispose de son propre centre de formation, le premier à l'échelle internationale. Au début, ce sont les employés des usines de Zlin qui viennent former les futurs employés, transformant ainsi les paysans en ouvriers. On vient de loin pour confectionner les chaussures : 22 lignes de bus acheminent quotidiennement les ouvriers dans un rayon de 80km.

*Travaux pratiques
Photographe inconnu
Date inconnue*



La Cité ouvrière



*Quartier des cadres
Photographe inconnu
Date inconnue*

La plupart du personnel habite la “cité-jardin pleine de soleil, d’eau, de verdure rafraîchissante et de pureté”². Les quartiers d’habitations sont séparés du centre de production.

Les premières habitations, pouvant accueillir une à quatre familles d’ouvriers, sont construites entre 1932 et 1935 par l’architecte Vymétalik qui se charge de recopier à l’identique le modèle de Zlín, la maison mère. Sur place, une briqueterie fournit le chantier en matière d’œuvre. Les maisons pavillonnaires en briques rouges à toit plat sont équipées d’un confort moderne : eau courante, électricité, salle de bain... et disposent toutes d’un jardinet.



*Maison ouvrière
Photographe inconnu
Date inconnue*

La ferme du domaine d'Hellocourt, présente avant la création de Bataville, ravitaille la cité en lait, viande, pain, légume et rend possible une quasi-autosubsistance. La cité compte un bon nombre de commerces sur place : boucherie, boulangerie, blanchisserie, coopérative et succursale Bata avec des prix 20 % inférieurs à ceux de l'extérieur.



*Ferme d'Hellocourt
Photographe inconnu
Mars 1965*

*Épicerie
Photographe inconnu
Date inconnue*





*Camionette Bata
Photographe inconnu
Mars 1965*

On y trouve aussi une école maternelle, primaire, un collège, un centre médico-social, un salon de coiffure, un atelier de cordonnerie Bata, un bureau de poste, un cinéma. Mais Bata ne s'est pas arrêté là. En terme de service public, l'usine s'occupe de tout : le ramassage des ordures, l'entretien des pelouses, la garderie...



*Service Radio-Photographique
Photographe inconnu
Mars 1965*

Bata occupait la jeunesse. Les équipes de football et de basket, composées des ouvriers et ouvrières de l'usine, atteignent un niveau de compétition nationale. Pour s'entraîner, deux stades et un gymnase sont aménagés ainsi qu'une piscine de 25 mètres, la toute première en Lorraine installée en 1938.



*Match de basketball
Photographe inconnu
Date inconnue*

*Supporters
Photographe inconnu
Date inconnue*



*Piscine de Bataville
Photographe inconnu
Date inconnue*



*Salle de bal dans la Cantine
Photographe inconnu
Date inconnue*

La vie de la cité est rythmée de nombreuses fêtes, orchestrées par Bata. La Cantine, un des bâtiments de l'usine, était le lieu de nombreuses cérémonies, toujours en l'honneur du travail. S'y tenait le Bal du Cuir, évènement majeur de l'année, lors duquel on remettait les médailles du travail, tandis que sur scène se succèdent Verchuren, Yvette Horner, Nicoletta. Les soirs de week-ends, près de 200 jeunes se retrouvaient dans la salle de jeux de la Cantine. Les boissons au bar étaient à prix coûtant pour les employés de l'usine. Les jeunes de la cité et des villages alentours se réunissaient pour danser et faire la fête.

Tout était conçu pour contribuer au bonheur des Batavillois, pour que chacun participe avec entrain à la bonne santé de l'entreprise.





Affiche Bata
Septembre 1922, Pavkos
Elle marqua un tournant historique en annonçant
50% de réduction sur le prix des chaussures.
Le mot tchèque Drahota signifie "vie chère".

Big Bata

Il ne faut cependant pas oublier que Tomas Bata a cherché à tout concentrer au sein de sa bulle paternaliste pour générer une vie en vase clos. Bulle parfaite coupée de la réalité, Bataville était une sorte de prison dorée où toute forme d'organisation ouvrière était bannie. Située au milieu des champs, des bois et des étangs, la cité se trouvait éloignée des bassins sidérurgiques syndicalisés et politisés du nord mosellan.

“La figuration redoutable d’une vie et même d’une reproduction sociale aliénée à la seule production industrielle”³

La vie à l’usine était rude et très contrôlée sans possibilité de contestation sociale. “Il s’agit de supprimer toutes les forces centrifuges, la politique et le syndicalisme en premier lieu, qui pourraient détourner les ouvriers de l’esprit Bata”⁴ nous écrit Alain Gatti, syndicaliste et historien du lieu dans son ouvrage *Chausser les hommes qui vont pieds nus*. Chaque atelier était en quelque sorte une sous-entreprise défendant ses propres intérêts économiques : les secteurs de production étaient autonome et devaient communiquer ses statistiques de rendement journalier. Sur les murs des bâtiments, des slogans en lettres géantes : “Notre client, notre roi”, “Quand on veut, on peut”, “Travail non terminé vaut travail non commencé”, “Ce n’est pas le temps mais le résultat qui compte”⁵. Autre symbole fort, l’église construite en 1966 ne dépasse pas en hauteur le plus haut bâtiment de l’usine.

Un grand récit collectif s’est construit par la diffusion de journaux et de livres, à travers des organes de propagande : la cité comptait une presse intérieure qui délivrait un journal local quotidien, Bata Presse, qui a cessé de fonctionner en 1996. Tomas Bata a ainsi pu concrétiser son projet philosophique et industriel, celui de vendre des chaussures de bonne qualité à bas prix afin de “chausser l’humanité qui va pieds nus”, tout en régissant le bien-être et la vie de ses employés.

Témoignage

J'ai pu récolter, lors d'une de mes visites à Bataville, le témoignage de Jean Paul Kolher, ancien *Batamen*. Considéré comme la mémoire vivante de Bataville, il est aussi adjoint au maire de Moussey⁶ et membre de la Communauté de Commune du Pays des Étangs. Il transporte avec lui ce qu'il appelle "La Bible", l'ouvrage d'Alain Gatti, *Chausser les Hommes qui vont pieds nus*. Je constate qu'il mène un réel travail d'archive : il emporte avec lui les journaux d'époques, mais aussi des photos. Sur l'une d'elles, on peut le voir en train de recevoir sa montre en or, cadeau que tous les cadres recevaient après 25 ans d'ancienneté. Il l'a toujours à son poignet et l'enlève pour me la montrer. Il a aussi avec lui une carte de vœux lui étant adressée, signée par la famille Bata. Selon Monsieur Kolher, l'ingérence du patronat ne concernait pas uniquement le fonctionnement de l'usine, mais venait s'immiscer jusque dans la vie privée des employés.



Jean-Paul Kohler
à Notre Atelier Commun
Février 2016
Bataville

“ Il y avait une sorte de processus dans l'évolution de carrière très liée avec le cheminement de la vie privée. C'est l'usine qui logeait les ouvriers de Bata car elle était propriétaire de tout le foncier et habiter dans la cité était très prisé à l'époque. Au commencement, les jeunes personnes tout juste formées, disposaient d'une chambre dite chambre célibataire située dans l'internat, au deuxième étage de la Cantine, avec une discipline stricte, suivant un règlement intérieur. Une fois mariés, les jeunes couples pouvaient emménager dans une chambre jeune mariés. Quand arrivait un heureux événement, le couple se voyait délivrer un F2. Et si un membre du couple montait en grade, l'usine pouvait leurs procurer un F4 voir un F5. Par contre, une fois la retraite arrivée, les anciens employés devaient quitter leur logement. Mais, pour toujours profiter de l'ambiance de la cité, ils ont construit des barres HLM afin que les retraités puissent rester sur place. ”

“ Les problèmes de couples ou de voisinage devaient se régler face aux chefs d'ateliers. ”

“ Le salaire était distribué tous les vendredi. Mais vous pouviez être sûr que le mardi même, une grosse partie du salaire était déjà retournée dans les caisses de l'usine car, où que vous alliez pour dépenser votre argent, tout appartenait à Bata. ”

Bata menait une ambitieuse politique en faveur du sport, afin de développer "l'esprit de corps". Le sport ainsi que la musique étaient des éléments fondateurs pour la société Bata afin de tisser et entretenir le lien social, garant de la vie en communauté. Ils en devenaient même des critères d'embauche et d'ascension sociale. Jean Paul Leroy, actuel maire de Moussey², était l'un des meilleurs éléments de l'équipe de football. Il disposait de multiples avantages : le salaire minimum footballeur et une voiture avec chauffeur. Les entraîneurs des équipes sportives n'étaient autres que les chefs d'ateliers.

“ Vivre, penser et travailler Bata ”⁶, et après ?

Le meilleur des mondes ouvriers a bien fonctionné de 1931 jusqu’à la fin des années 1970, avant de se déliter progressivement sous la poussée de la mondialisation. L’usine ferme ses portes le 5 juin 2001 suite à l’application du projet secret *Gros*, feuille de route du groupe pour mener au forceps la fermeture du site d’Hellocourt.

“ Quand ils ont découvert la lettre annonçant le dépôt de bilan programmé pour le 14 juillet, des syndicalistes ont coupé l’horloge centrale et toutes les horloges de l’usine, comme celle de l’entrée, se sont arrêtées depuis à 13 h 43. ”⁷

Jean-Paul Leroy, Maire de Moussey, ancien Batamen

Quelques mois plutard, 526 des 850 employés se font licencier après avoir passé, pour la majorité d’entre eux, entre vingt et trente ans de leur vie au service de la fameuse marque de chaussure. Le travail était la clé de voûte, l’épine dorsale dont la cohésion dépendait, en cessant toute activité, la compagnie Bata laisse derrière elle une cité fragmentée et des ouvriers orphelins. Au regard des témoignages récoltés et des attitudes des anciens Batamen que j’ai pu rencontrer, tous partagent une nostalgie de cette période révolue bien qu’ils soient tous conscient du système dans lequel ils évoluaient.

Selon Hervé Marchal, sociologue urbain ⁸, le système mis en place par la compagnie Bata, comme la plupart des utopies paternalistes, agit sur les hommes tel un “ redoutable anxiolytique ”.

“ L’utopie c’est l’homme qui marque le monde. Elle est implacable dans le sens où elle est là pour donner du sens à l’histoire humaine. Elle nous aide surtout à saisir notre besoin de sens, à justifier notre existence dans ce monde. Elle est rassurante car tout est rationalisé et chaque chose a sa place. Les hommes y disposent d’un confort existentiel sans précédent. Un des objectifs de l’utopie c’est la recherche de la cité juste où tout est mis en oeuvre pour permettre l’épanouissement de l’être humain en terme de moral, d’hygiène, d’éveil des sens. L’homme de l’utopie est un homme complet, un homme total. Il est dans l’obligation de pouvoir développer toutes ses potentialités humaines. En ce sens, l’utopie est la dictature de l’égalité. Chaque individu se doit de souscrire à l’ordre moral qui participe de l’épanouissement sans rechigner. ”

Pour aller plus loin

Se rendre à Bataville

Regarder *Bienvenue à Bataville* de François Caillat

Consulter le site de l'association la chaussure Bataville
<http://www.la chaussure-bataville.org>

Consulter le blog de l'Université Foraine
<http://bataville.over-blog.com>

Bibliographie

GATTI Alain, *Chausser les hommes qui vont pieds nus*, Bata-Hellocourt, 1931-2001 Enquête sur la mémoire industrielle et sociale, Paris, Éditions Serpenoise, 2004

Notes

¹ARMATI Lucas, "La ville des pas perdus", *Télérama*. 6 janvier 2016 n°3443

² *ibid.*

³MANDELBAUM Jacques, "Bienvenue à Bataville : la voix du maître des chaussures" [en ligne] < www.lemonde.fr/cinema/article/2008/11/18/bienvenue-a-bataville-la-voix-du-maitre-des-chaussures_1119887_3476.html >

⁴GATTI Alain, *Chausser les hommes qui vont pieds nus*, Bata-Hellocourt, 1931-2001 Enquête sur la mémoire industrielle et sociale, Paris, Éditions Serpenoise, 2004

⁵RIBELL Georges, "Bata, une entreprise originale" [en ligne] < documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/30839/C%26T_1982_8_245.pdf?sequence=1 >

⁶Moussey fait partie des trois communes sur lesquelles est implantée Bataville avec Réchicourt-le-Château et Maizières-lez-Vics

⁷ Citation de MARTZLOFF Nadine, *l'une des chevilles ouvrières du conflit social de 2001*

⁸DENTZ Adrien, "Il est toujours 13 h 43 à Bataville" [en ligne] < <http://www.lalsace.fr/actualite/2015/07/28/il-est-toujours-13-h-43-a-bataville> >

⁹Rencontré pendant la conférence intitulée « Qu'est-ce qu'une utopie ? » lors de la Rencontre Publique #1 organisée par l'Université Foraine, en permanence architecturale à Bataville.



FORMES UTOPIQUES

Utopie. Terme créé en 1516 par le philosophe, historien et théologiste Thomas More qui l'utilise pour le titre de son œuvre Utopia.

Formé à partir du grec ou, non et topos, lieu, ce terme signifie "en aucun lieu". Pourtant, il existe bien des utopies concrètes, occupant un espace, un topos, qui tentent de proposer à leurs manières une société idéale à travers d'autres modèles d'organisation politique et sociale.

Il est maintenant l'heure de mettre ses chaussures pour tenter de rendre compte des diverses formes et univers esthétiques générés par ces lieux où d'autres modes d'organisation et philosophies de vie sont possibles.

Utopie patronale, “dictature de l'égalité”

Ville protectrice, organisée, rationnelle, ou bien encore cité “juste”, l'utopie patronale donne à chacun une place, et organise tous les moments de la vie en une mécanique bien huilée où le principe d'égalité doit permettre de créer une société humaine harmonieuse. Afin de pouvoir modeler un “homme nouveau”, il fallait définir un cadre matériel. Les plans des usines mais aussi des cités étaient méticuleusement préparés par les patrons pour asseoir leur système paternaliste. Les pères des utopies partaient d'un fort postulat spatial et devenaient de surcroît les maîtres aménageurs urbain et social de leur cité.

Un fort postulat spatial

D'un point de vue spatial, on note de multiples récurrences dans la formation des utopies patronales. Telles des îles, elles sont isolées, coupées du monde favorisant l'autarcie et par la même occasion la non communication. Le terrain choisi pour ériger la cité est de préférence plat. Et s'il ne l'est pas, les décideurs n'hésitent pas à tout aplanir, ne tenant pas compte des contraintes de la réalité. Les villes sont organisées en échiquier et les constructions prennent la forme de blocs équidistants de largeurs et hauteurs identiques. Les utopies socialistes du XIX siècle inventent ce que le XX siècle appellera le *zoning* avec une séparation des fonctions

de la cité : habitat, travail, loisir. Tout est ordonné, proportionné, équilibré. C'est dans cet ordre que l'homme pourra s'épanouir.

Dans les années 1780, le philosophe Jeremy Bentham se lance dans le dessin d'une prison idéale qui se veut influencer sur le comportement des prisonniers. Il théorise alors un nouveau système architectural : Le Panoptique. Cette architecture carcérale est basée sur un modèle de société disciplinaire, une dystopie sécuritaire qui permet à une personne d'avoir le contrôle absolu.

« L'invisibilité du gardien lui confère un caractère d'omniscience dans l'esprit des prisonniers. »

Jeremy Bentham

Le panoptique a inspiré certains plans d'usines, dessinés pour faciliter la surveillance des ouvriers. À titre anecdotique, Tomas Bata avait fait installer son bureau dans l'ascenseur de l'usine de Zlín afin de superviser tous les étages.

Cercles

Le cercle est une forme que l'on retrouve couramment dans l'histoire de la représentation des utopies. Bien que les plans urbanistiques de Bataville ne soient pas organisés selon un découpage circulaire, on retrouve fortement la présence du cercle dans le fonctionnement de la cité : la création d'une bulle paternaliste autonome avec la ferme volonté de créer une communauté soudée, surveillée et contrôlée, fonctionnant en vase clos. Le cercle évoque une multitude de dimensions.

La limite - L'île

Souvent représenté sous les traits d'une île avec Utopia de Thomas More, le cercle peut signifier la limite. Il érige une frontière entre le monde réel et l'utopie. Il marque le tracé d'un nouveau territoire, un lieu des possibles où l'on définit de nouvelles normes en s'affranchissant des codes existants. Le cercle isole l'utopie du reste du monde pour lui permettre d'exister, à l'abri des influences extérieures.

La perfection - Le divin

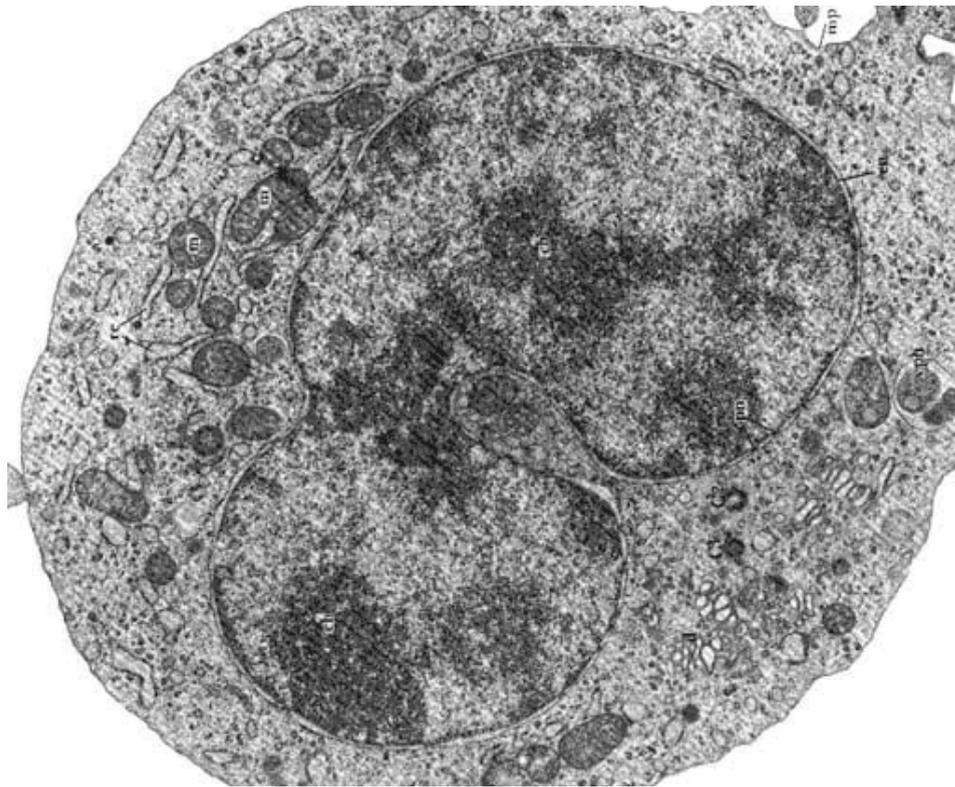
Dans de nombreuses civilisations, la forme circulaire est utilisée pour incarner le divin, la perfection. L'utopie née d'une réaction, une critique radicale de la société qu'elle souhaite transformer, rendre meilleure : une cité idéale où tous les hommes vivraient en harmonie, où régnerait un bonheur intégral et perpétuel.

La communauté - La ronde

Dans sa dynamique, le cercle rapproche, englobe, attire. Il exerce une attraction et devient le lieu de rassemblement de toute une communauté, dans lequel se cultive un fort sentiment d'appartenance.

Le contrôle - L'œil

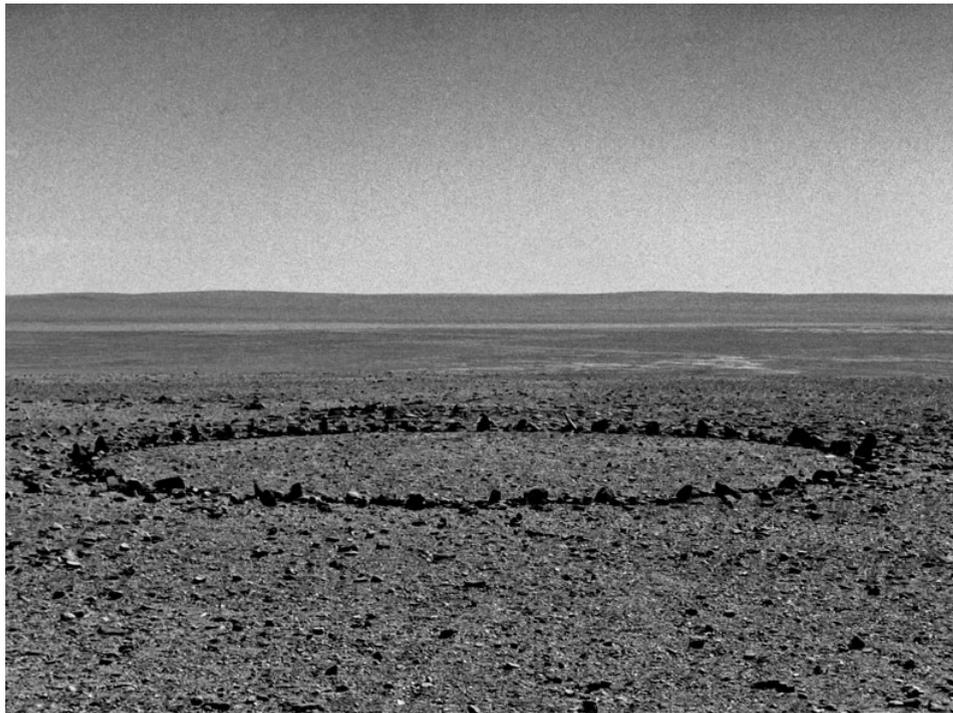
En observant les prises de vues aériennes, on remarque que les urbanistes ont mené une réflexion par le plan en développant une vision de l'esprit. Ces représentations témoignent d'une certaine démarche : l'utopie c'est l'homme qui, tel Dieu, dessine et trace le monde. Il décide alors de procédés architecturaux qui rendent possible une surveillance accrue des membres de la cité et ainsi s'assurent du bon fonctionnement du système.



Photographie au microscope électronique
d'une cellule sanguine humaine
Photographe inconnu
Date inconnue



Utopia
Ambrosius Holbein
Gravure
1516



Gobi Desert Circle
Richard Long
1996
Mongolie



Cercle Caddies
Photographe inconnu
Date inconnue



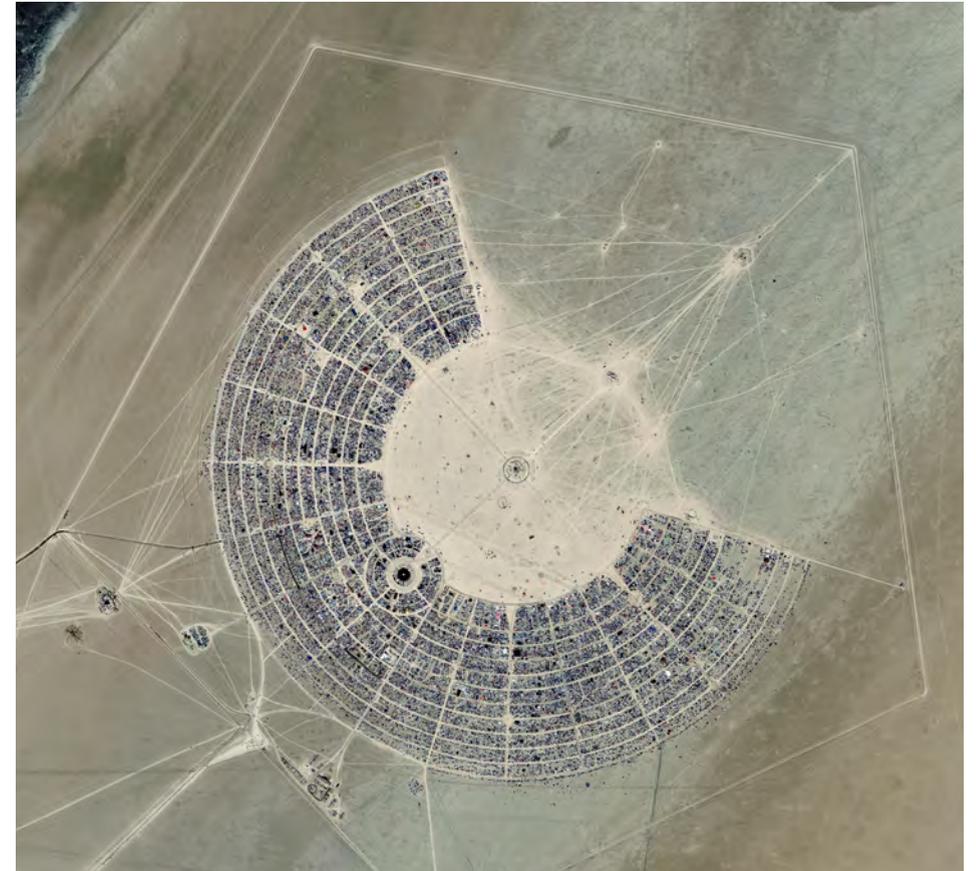
*Photographie aérienne du moshav Nahal
Photographe inconnu
Date inconnue
Israël*



*A Maasai village bordering
Tsavo National Park
Kelly Landen
Date inconnue
Kenya*



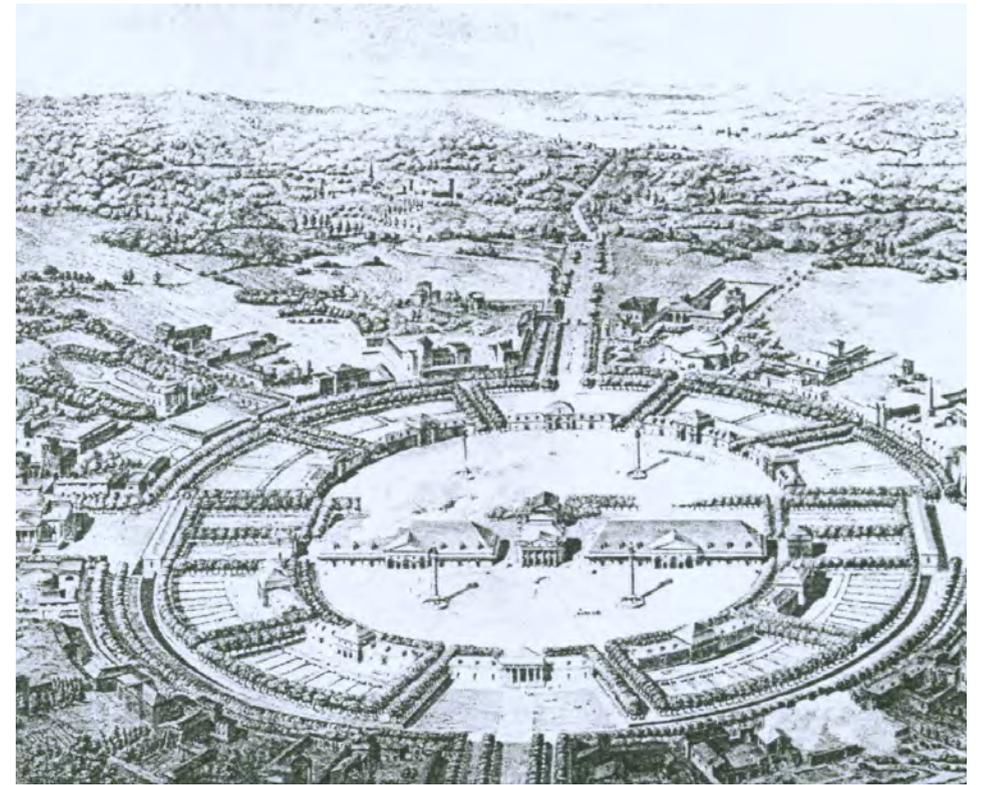
Stonehenge
Photographe inconnu
Date inconnue
Angleterre



Photographie aérienne du Burning Man
GeoEye ©
2009
Désert de Black Rock, Nevada, États-Unis



*Tulou
Photographe inconnu
Date inconnue
Chine*



*Vue perspective de la ville de Chaux
Claude Nicolas Ledoux
Gravure
1804*



Demonstration of dome strength
Masato Nakagawa
1949
Asheville, Caroline du Nord, États-Unis



Coupole Auroville
Photographe inconnu
Date inconnue
Auroville, Inde



*Kibbutz members at Kibbutz Ein Harod
Polaris/Eyevine ©
1936
Israël*



*La Danse
Henri Matisse
Huile sur toile, 260 cm x 391 cm
1909
Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg*

Utopies et libertés individuelles

Peut-on parler d'utopie quand les membres de la communauté ne sont pas maîtres de leurs destinées ?

Les utopies patronales donnent l'illusion d'un monde meilleur, régit par une minorité qui, aussi bienveillante soit-elle, dicte sa vision du bien-être et de la morale à l'ensemble de la communauté.

À mon sens, l'utopie doit pouvoir prendre en compte l'identité individuelle de chacun et rendre possible l'épanouissement propre à chaque individu. Les défis des utopies actuelles seraient d'aborder la question de l'égalité sans supprimer les marges de liberté en imaginant une société où les hommes se rencontrent tout en permettant à chacun de se construire individuellement. L'enjeu est de permettre à chacun d'atteindre son propre niveau d'émancipation et son degré d'autonomie. En terme de fonctionnement, on imagine des zones d'autonomies temporaires, plus proche des utopies pirates de l'écrivain politique, qualifié d' "anarchiste ontologiste", Hakim Bey.

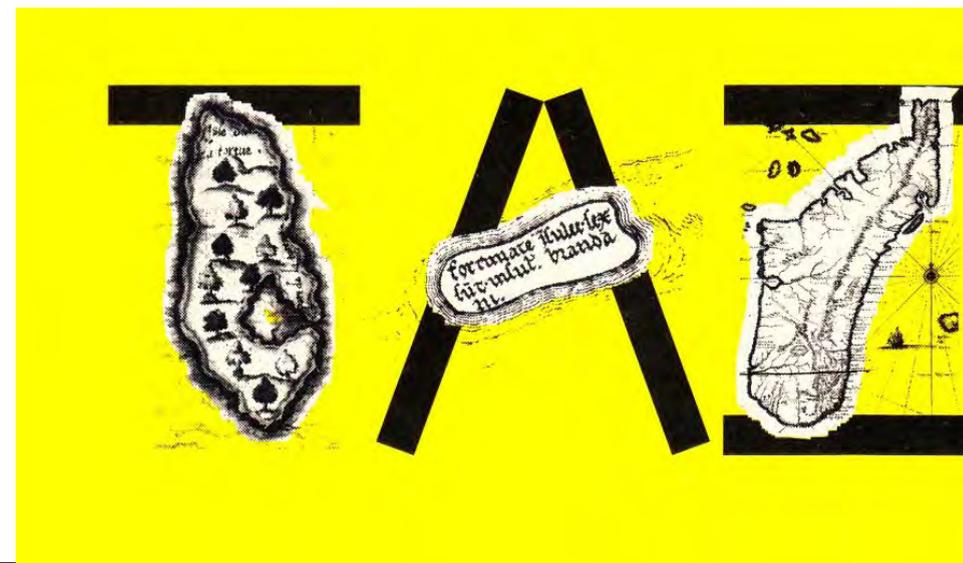
Zone d'Autonomie Temporaire

C'est avec la figure de l'île que débute l'essai d'Hakim Bey sur les *TAZ*, *Zones Autonomes Temporaires*, texte témoin d'une tentative de repenser l'actualité de l'utopie.

“Avec Hakim Bey, l'île devient un terme pluriel, un outil collaboratif et coopératif, en tant qu'il ouvre des interstices, en tant qu'il génère des situations de liberté diversifiées. Ses “îles dans le réseau” sont des espaces fugitifs, des moments de présent entièrement investis, [...] des enclaves d'autonomie instaurées sans l'illusion d'une pérennité. Il s'agit d'abord d'échapper aux multiples formes du contrôle social en jouant sur la porosité du réseau, la capacité d'organisation spontanée et éclatée, le constant passage de l'invisible au visible, de la présence à l'absence, de la manifestation publique à l'anonymat, du rassemblement à la dispersion, qu'il autorise. [...] Hakim Bey défend un “potlatch immédiatiste” qui refuse toute promesse, tout sacrifice pour un futur illusoire. Il défend la réalisation, ici et maintenant, de l'utopie d'une

*communauté de partage. Ne serait-ce que pour un temps. Justement pour un temps, mais présent et réel. Une communauté sans horizon autre que le réseau lui-même et les îles qui s'y trouvent disséminées. Mais une communauté choisie et non héritée, partielle et non inclusive, précaire et non suffisante, mouvante et non arrêtée. Une communauté qui se crée au moment même où elle se manifeste. Une communauté à laquelle l'individu ne se trouve jamais réduit.”*¹

Conception graphique
Hakim Bey : *TAZ. De Tijdelijke Autonome Zone*
Immediatistische Essays
Walter van der Cruysen
Édition Ravine
1994



Cet ouvrage questionne l'utopie est se demande si celle-ci est encore pensable dans nos sociétés de contrôle, réticulaires et globales.

“La TAZ est comme une insurrection sans engagement direct contre l'État, une opération de guérilla qui libère une zone de terrain, de temps, d'imagination puis se dissout, avant que l'État ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace.”²

Sur le net, affranchie des lois de la pesanteur, la TAZ est dotée d'une capacité d'apparition et de disparition fulgurante. Internet, espace virtuel par excellence, est le lieu de prédilection pour l'émergence d'une TAZ. Quand est-il des TAZ qui souhaiteraient s'implanter dans le monde réel ? Il existe des personnes qui par volonté d'émancipation, peu convaincues de la légitimité du système dans lequel nous vivons, ont décidé de mettre en place des modes de vie alternatifs. Cette nécessité de fonder une société autre, amène les individus à se créer leurs propres lois, quitte à devoir désobéir et s'insurger face à des normes qu'ils jugeraient obsolètes voir liberticides.

“Certaines de ces îles abritaient des “communautés intentionnelles”, des micro-sociétés vivant délibérément hors-la-loi et bien déterminées à le rester, ne fût-ce que pour une vie brève, mais joyeuse.”³

Les Zones À Défendre comme celles de Christiania à Copenhague, ou bien Notre Dame des Landes, Rote Flora dans le quartier de Sternschanze à Hambourg, Forte Prenestino à Rome, ou encore les Places de la République occupées par le mouvement Nuit Debout mobilisent des individus qui luttent quotidiennement pour montrer qu'un autre monde est possible.

*Campement Nuit Debout
Photo AFP
2016
Paris*



*Campement ZAD Notre Dames des Landes
Photographe inconnu
Date inconnue
Notre Dames des Landes*



*Cabane Nuit Debout
Photographe inconnu
2016
Paris*

Étude de Christiania

Christiania voit le jour en 1971 à Copenhague, suite à une crise du logement sans précédent qui sévit dans la capitale danoise. Les forces de l'ordre expulsent les occupants des squats, rasant les bâtiments insalubres. Les plus précaires se retrouvent à la rue. Deux ans plus tôt, la marine danoise a abandonné la caserne de Bådsmadsstræde, sur la presqu'île de Christianshavn, au sud-est de la capitale. Un vaste terrain boisé de 34 hectares à deux pas du centre-ville, abritant des bâtiments militaires du XVIIIe et du XIXe siècles, une forêt, un lac et une plage. L'information circule et, petit à petit, une foule hétéroclite afflue vers la friche militaire : artistes, chômeurs, étudiants, émigrés, militants anarchistes et communistes, hippies... Des dizaines d'entre eux escaladent les barrières de la caserne désaffectée et investissent le terrain. Les forces de l'ordre les délogent à plusieurs reprises, puis, dépassées par leur nombre, renoncent à expulser les squatteurs, qui fondent leur cité idéale, oasis libertaire au cœur de Copenhague. Les anciens entrepôts de munitions et les baraquements, pillés par les ferrailleurs au départ de l'armée, sont transformés en logements collectifs et leurs murs de briques sont rapidement recouverts de fleurs et de fresques psychédéliques.

Prise de Christiania par les habitants
Morten Langkilde
1971
Copenhague



*Maison aux fenêtres
Photographe inconnu
Date inconnue
Christiania*



Les bords du lac et les anciens remparts de la ville sont investis par des roulottes et des constructions sauvages. La ville libre se construit dans un joyeux désordre. Christiania est un immense chantier ou aucun plan urbain n'est prédéfini. Pour s'installer, il suffisait de demander à son voisinage si l'emplacement que l'on souhaitait occuper était de leur convenance. Car Christiania est un bien collectif : la propriété privée et la spéculation immobilière sont interdites. Nul ne peut louer ou vendre le logement qu'il occupe, car nul ne possède ni logement, ni terrain : le site, librement accessible à tous, appartient à l'État danois. La ville regorge d'architecture spontanée et évolutive. Les habitants peuvent se fournir au Grønne Hal, le Hall Vert, un immense entrepôt 100% récupération, ouvert au centre de l'enclave en 1977. L'entrepôt s'est adapté depuis 1980 pour accompagner l'évolution des chantiers. Les maisons avec l'eau courante remplacent les roulottes et cabanes primitives. On n'y trouve du bois, des briques, des fenêtres, des portes, des tuyaux...

“Christiania est une zone architecturale expérimentale. Et ce qui a créé l'architecture unique de l'enclave, c'est l'incertitude : personne ne savait combien de temps on allait pouvoir rester. On ne pouvait se projeter qu'à court terme : quelques années, pas plus. On aurait probablement imaginé notre habitat différemment si on avait su que Christiania durerait. L'incertitude impliquait de construire à moindre coût, au cas où l'on devrait quitter les lieux. Il faut dire que la plupart d'entre nous était fauchés! Chacun a donc rivalisé d'inventivité pour construire une maison avec peu de moyen.” ⁴

Mette, architecte vivant à Christiania

Maison aux fenêtres
Photographe inconnu
Date inconnue
Christiania



Maison aux fenêtres
Photographe inconnu
Date inconnue
Christiania



Un monde choisi

De nombreux équipements collectifs et des commerces ouvrent : un jardin d'enfants, un centre de santé, des bains-douches et un sauna, un service de ramassage des poubelles, un magasin de matériaux de construction de récupération, des ateliers d'artistes, une fabrique de vélos, un atelier de restauration de poêles, une fonderie, une imprimerie, une radio libre, un cinéma, une épicerie, une boulangerie et une foule de bars, de restaurants et de salles de concert.

Pour intégrer Christiania, il faut être conscient de ce que vivre dans la ville libre engendre en terme d'engagement. La sélection des nouveaux arrivants par les habitants de l'enclave fait également partie des principes fondamentaux de Christiania, car la communauté a besoin de gens impliqués. Christiania est une société égalitaire sans chef ni hiérarchie. Refusant toute ingérence des autorités dans leurs affaires, les Christianites ont fondé leur propre système politique et social sur le principe de l'autogestion et de la démocratie directe.

La vie de la communauté est rythmée par des assemblées quasi quotidiennes tenues aux niveaux des quartiers. Les assemblées sont les seules instances décisionnelles. L'assemblée générale, convoquée pour les questions d'intérêt général ou pour les arbitrages de conflits non-résolus, est la plus haute autorité au sein de la ville libre.

Il n'y a pas de police, ni d'institution de contrainte, ni de vote dans les assemblées de Christiania : après discussion, les décisions sont prises à l'unanimité, quand il semble qu'un consensus a été trouvé.

Le gouvernement social-démocrate reconnaît Christiania comme "expérience sociale".

Près d'un millier de personnes, dont deux cents enfants, vivent aujourd'hui à Christiania. Les Christianites ne paient pas de loyer, mais une cotisation à la Caisse commune, à laquelle il faut ajouter l'eau et l'électricité, la rénovation intérieure et extérieure du logement. Cette cotisation finance, avec la taxe sur les bénéfices des coopératives et des commerces locaux, le "service public" interne de Christiania, assurant le ramassage et le recyclage des ordures, la maintenance des bâtiments, l'entretien du site, le courrier, un jardin d'enfants et une maison des jeunes, un fond social pour les personnes âgées et les plus modestes, un centre de soins... Ni la Ville, ni l'État ne participent au financement du service public et des infrastructures de Christiania.

Christiania, contrairement à Bataville, est une utopie revendiquée et portée par et pour ses habitants. La démocratie directe a un prix, c'est celui de l'engagement quotidien de l'ensemble de ses membres. C'est pourquoi la ville libre ne peut fonctionner que si les Christianites jouent le jeu.

Cependant, prendre l'initiative de décider collectivement de la vie de la Cité reste une démarche minoritaire.

Christiania est une ville qui n'est pas figée, qui laisse une place à l'imprévu, à la complexité humaine. Tout comme les multiples zones autonomes citées plus tôt, Christiania est un bastion de la contre-culture. L'esthétique qui se dégage de ces lieux convoque l'univers du trash, de la débrouille, la marginalité, la précarité, l'urgence. Cet esthétisme singulier, fait de bric et de broc, de morceaux de carton déchirés, de bouts de bois assemblés à la va-vite confère peu de légitimité et tend à desservir le mouvement. D'autre part cette vision trash peut paraître hostile et inhospitalière pour des personnes ne faisant pas parti des mouvements militants, mais qui rêvent tout de même à un autre modèle de société.

Il reste en effet une part considérable de la population, dépendante d'un système subit et non choisi. Certains acteurs de la fabrication de la ville ont décidé d'agir à contre courant, en incluant les habitants dans les prises de décisions concernant la vie de la Cité.

Pour aller plus loin

Marcher jusqu'à Christiania ou jusqu'à la Place de la République la plus proche de chez vous

Regarder *Empire Me !*, Road Movie de Paul Poet

Bibliographie

DE MONCAN Patrice, *Villes utopiques, villes rêvées*, Paris, les Éditions du Mécène, 2003. 354p. Collection La Ville retrouvée

BILAL Enki, *La ville qui n'existait pas*, Paris, Éd. Dargaud, 1977.

BEY Hakim, *TAZ : zone autonome temporaire*, Paris, Eclat, 1997, 90 p. Collection Premiers secours

CHAMPALLE Laurène,
Christiania ou Les enfants de l'utopie : portraits au coeur d'une utopie devenue réalité, Paris, Intervalles, 2011. 184 p.

Notes

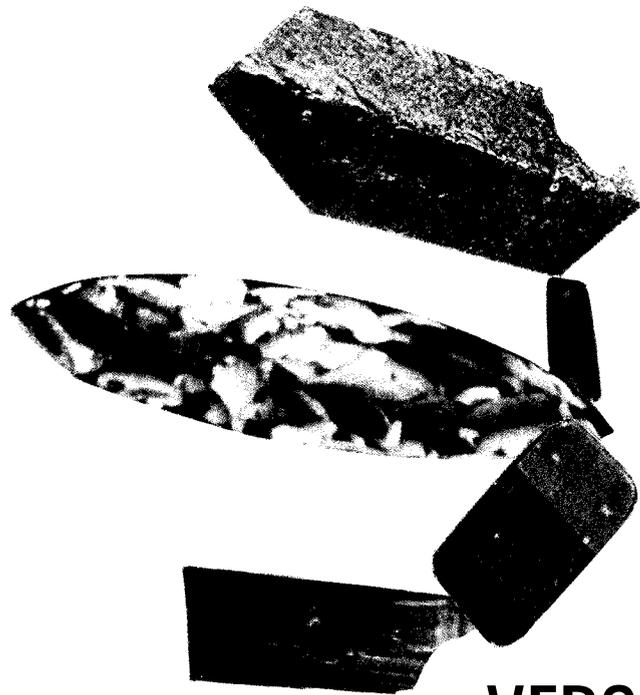
¹ CRISTOFOL Jean, "Les utopies disséminées" [en ligne]

< <http://temporalites.free.fr/?browse=Les%20utopies%20diss%C3%A9min%C3%A9es> >

² BEY Hakim, *TAZ : zone autonome temporaire*, Paris, Eclat, 1997, 90 p. Collection Premiers secours

³ *ibid.*

⁴ CHAMPALLE Laurène,
Christiania ou Les enfants de l'utopie : portraits au coeur d'une utopie devenue réalité, Paris, Intervalles, 2011. 184 p.



VERS UNE GOUVERNANCE PARTAGÉE

Dans les années 70, les Situationnistes rêvaient la ville comme un terrain d'expérimentation où chacun aurait le pouvoir de transformer radicalement les paramètres de la vie quotidienne et où la participation serait totale. Quand on observe aujourd'hui la marge de manœuvre dont disposent les habitants en terme d'intervention sur l'espace public, on n'est bien loin de la conception utopique de l'urbain défendue par Guy Debord et ses acolytes.

*Qui sont les acteurs de la fabrique de la ville ?
Les pouvoirs publics sont-ils garant d'une ville ouverte et accessible ? Qu'en est-il de la démocratie urbaine aujourd'hui ?
Les habitants ont-ils leur mot à dire face aux technocrates, aux politiques, aux urbanistes, aux promoteurs qui dessinent et façonnent nos villes ?*

"Ville garantie"

Aujourd'hui, intervenir directement sur l'espace public, si l'on tient à respecter la loi, reste très difficile pour le citoyen lambda. Les autorisations, délivrées par les institutions, s'inscrivent dans un cadre législatif et émanent de commandes publiques. Ces opérations demandent de s'engager dans des démarches administratives lourdes, qui impliquent une connaissance assidue de la loi. Or, l'habitant lambda n'est pas armé face à ce genre de démarche. L'aménagement de la cité restent alors une affaire d'experts, de spécialistes. Aux entraves d'ordre législatives et administratives vient s'ajouter un autre paramètre. Un fossé, de plus en plus important, se creuse entre les citoyens et les Hommes politiques et nous amène à nous interroger sur la légitimité de notre démocratie représentative. En déléguant la prise de décision concernant le politique à nos représentants, le pouvoir de décision nous a échappé et avec lui, la possibilité d'intervenir ou même d'avoir un droit de regard sur les transformations de notre environnement proche.

Le coût de la rénovation urbaine est élevée et la plupart des hommes politiques se désengagent en remettant une part de leur gouvernance aux mains des acteurs du secteur privé.

La priorité n'est plus de se préoccuper des concitoyens mais de répondre aux diktats des entreprises privées, les réels propriétaires de la ville : des quartiers entiers sont alors conçus, aménagés, entretenus par des opérateurs privés et ces derniers attendent un retour sur investissement. Leur activité majeure se limite à développer des zones urbaines, des produits immobiliers et de les louer. En terme urbanistique, on va se retrouver avec une standardisation des produits. Ils conçoivent des espaces publics à la manière de zones commerciales où le piéton n'est plus qu'un simple consommateur. Tout autres usages étant proscrit, la ville devient une marchandise que l'on consomme. Les acquéreurs, les propriétaires de la ville ne sont pas ceux qui l'habitent.

Aujourd'hui, les villes occidentales se rapprochent de plus en plus du principe de la "ville garantie" et l'appauvrissement expérientiel, énoncé, et dénoncé, par le sociologue Marc Breviglieri.

"Ce terme se réfère à une tendance de planification qui consiste à déterminer une utilisation normale et prévisible de l'espace urbain en annihilant tout flou d'usage et toute possibilité d'expérimentation."¹

La "ville garantie", à travers ses nouvelles stratégies de planification urbaine, encourage faussement l'empowerment du citoyen et lui procure une fausse sensation de liberté, de pouvoir, d'autonomie.

"Cette notion d'empowerment [est] néfaste lorsqu'elle ne constitue qu'un leurre et que le sentiment d'autonomie produit correspond en réalité à un pouvoir inexistant."²

Il existe différents échelons d'investissements possibles du citoyen

La coopération symbolique

Information

Communication autour d'un projet.

Les citoyens reçoivent une vraie information sur les projets en cours, mais ne peuvent donner leur avis.

Consultation

Enquêtes ou réunions publiques permettent aux habitants d'exprimer leurs opinions sur les changements prévus.

Concertation

Action, pour plusieurs personnes, de s'accorder en vue d'un projet commun sur la base d'un projet proposé.

Le pouvoir effectif des citoyens

Participation

Procédure, démarche visant à donner un rôle aux individus dans la prise de décisions affectant la communauté ou l'organisation dont ils font partie. La participation, représentant à la fois l'outil le plus basique et le plus complet de la démocratie participative, consisterait ainsi à «prendre part».

Co-crédation / co-conception

Processus qui consiste à concevoir des projets en collaboration active avec des participants et ce, de façon durable.

Co-construction

Processus qui consiste à concevoir et construire des projets en collaboration complète avec des participants.

Il existe d'autres acteurs de la transformation de l'espace public, des gens mobilisés, des collectifs d'architectes qui luttent afin d'impliquer la maîtrise d'usage dans la construction de la ville. Leurs interventions sur l'espace public concrétisent les mots d'Henri Lefebvre, philosophe, géographe, sociologue qui, dans son ouvrage *Le droit à la ville* écrivait "À la ville éternelles pourquoi ne pas opposer des villes éphémères et des centralités mouvantes aux centres stables ?"³

"Droit de cité" 4

Urbanisme tactique

Un groupe d'amis, diplômé de l'école d'architecture de Strasbourg, décide de monter un collectif en 2009 afin d'œuvrer en marge des circuits classiques. Ils considèrent que la fabrication de la ville suit une logique complexe et très hiérarchisée dans laquelle les usagers se retrouvent souvent exclus des processus de décision.

Le Collectif ETC ainsi que plusieurs collectifs d'architectes, véhiculent une autre manière de faire la ville et proposent de nouvelles formes d'aménagement urbain et de participation citoyenne. Cette volonté de fabriquer la ville en commun correspond bien évidemment à un projet de société.

*"Notre association travaille sur l'occupation et la transformation de l'espace public. Nous cherchons toujours à impliquer les usagers dans nos interventions. Avec pour perspective une augmentation de l'autonomie concernant les problématiques d'aménagement urbain."*⁵

Victor Mahé, membre du collectif ETC

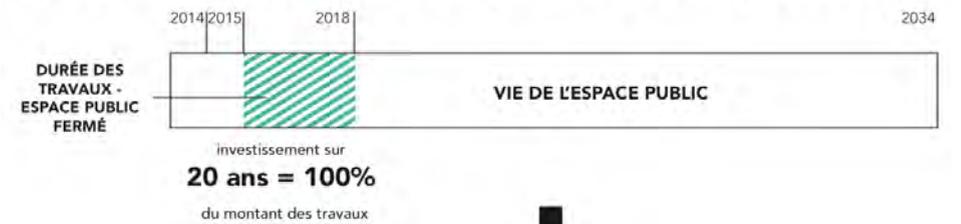
Pour faire valoir cette vision de société et remporter les commandes publiques, le collectif d'architecte développe tout un argumentaire pour asseoir sa posture auprès des mairies. En défendant une vision de la ville qui se veut évolutive et appropriée par ses habitants, ils questionnent la temporalité du projet urbain mais aussi le type et la méthode de financement employé traditionnellement dans une opération de maîtrise d'œuvre publique.

C'est pourquoi les membres du collectif prônent un "urbanisme tactique", c'est à dire un urbanisme très localisé, à bas coût, avec un déclenchement de travaux à court terme, réparti sur le long terme. Plutôt que d'envisager la production d'un objet fini, les projets des collectifs d'architectes s'engagent sur la réalisation d'un processus. L'idée est de débloquer auprès des collectivités

*Chantier Ouvert Place Louise Michel
Projet Belsunce Tropical
Collectif ETC
Photographe inconnu
Novembre 2014
Marseille*

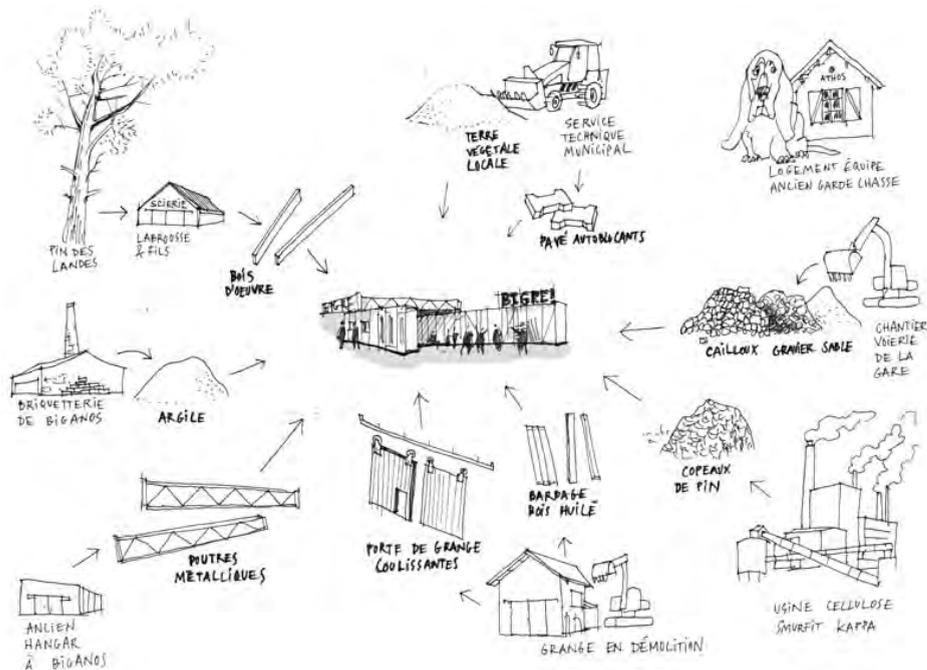


SCHEMA DE CONSTRUCTION D'UNE MAITRISE D' OEUVRE CLASSIQUE



SCHEMA DE CONSTRUCTION D'UN ESPACE PUBLIC EN MOUVEMENT





une première tranche de financement des travaux à court terme et de répartir ensuite le reste du financement sur plusieurs années. En plus de permettre une approche plus itérative, faite de tests et d'une appréhension plus fine des usages, cet échelonnement répond aux contraintes financières que connaissent les municipalités de nos jours.

Design Low-Tech

Grâce aux interventions de ces collectifs d'architectes, la ville se dote d'espaces publics alternatifs construits par sa propre population. Le budget alloué étant peu élevé, le réemploi de matériaux ou l'utilisation de matériaux peu onéreux sont de mise sur les chantiers participatifs. Cependant utiliser du bois de palette ou des rebuts de chantier ne résulte pas uniquement des aléas du contexte économique, c'est aussi un choix politique.

“Face à la double crise de la matière, entre épuisement des ressources et accumulation des déchets, nous explorons la question du réemploi à un instant décisif où l'architecture aspire à se réinventer entre contraintes environnementales, économiques et nouveaux usages.”⁶

Collectif Encore Heureux

*Affichage Libre Expression
Projet BelsunceTropical
Collectif ETC
Photographe inconnu
Novembre 2014
Marseille*



76 - "Droit de cité"

Ce choix résulte aussi d'une prise de conscience et d'une volonté de sortir des rouages d'une société consumériste qui génère des matériaux en masse. En réaction au gaspillage généré par cette surproduction, le parti pris de ces collectifs d'architectes consiste à exploiter la matière à disposition en la considérant comme un capital à valoriser et non comme un déchet à évacuer. Faire appel aux acteurs locaux est aussi un moyen de favoriser l'économie circulaire et ainsi entraîner une synergie à échelle locale.

Avec sa facilité de mise en oeuvre, son bas coût en vue de ses grandes capacités techniques, le bois est un matériau que l'on retrouve fréquemment sur les chantiers ouverts. Sa manipulation est adaptée et rend possible la participation des habitants lors de la fabrication de structures et de mobiliers urbains. La découpe et les techniques d'assemblage peuvent facilement être enseignées et effectuées par des non initiés. D'autant plus que ce sont en majeure partie les enfants que l'on retrouve lors des temps de construction collectif.

L'utilisation de tels matériaux limite la longévité des équipements issus des chantiers participatifs. Il faut conserver à l'esprit que ces constructions ne sont pas envisagées comme pérennes mais permettent de préfigurer les usages. Elles servent de brouillon, de test et permettent de juger de la pertinence d'un projet, quitte à en modifier certains paramètres.

77 - "Droit de cité"

*Projet Café sur Place
Collectif ETC
Photographe inconnu
2012
Bordeaux*



C'est au designer de tenir compte de l'esthétique inhérente à l'utilisation de ces matériaux est faire en sorte que la qualité de la mise en œuvre valorise cette matière à priori peu qualitative. Il doit être capable de maîtriser et être conscient de l'univers sémantique véhiculé par ses réalisations et de l'impact que celles-ci peuvent avoir en terme de message politique.

Se positionner en dehors du circuit des appels d'offre de maîtrise d'œuvre rend difficile l'obtention des autorisations et financements des municipalités. Prôner l'autonomie en rendant possible la prise d'initiative n'est pas toujours compris par les mairies. Ces processus qui visent à renforcer le vivre ensemble et à favoriser l'émancipation et l'autonomie des populations demandent du temps. Les politiques publiques peuvent être frileuses et rester perplexes face à ces méthodologies peu communes qui laissent plus de place à l'imprévu. Forts de leurs convictions et de leurs engagements, ces collectifs d'architectes n'hésitent pas à intervenir dans l'espace public sans attendre l'aval des collectivités, au risque d'agir dans l'illégalité.

Après avoir demandé à maintes reprises une autorisation auprès de la mairie de Marseille pour intervenir sur un espace non-qualifié dans le quartier de Belsunce, le Collectif ETC a finalement décidé d'intervenir sur la Place Louise Michel. Ils ont proposé un chantier participatif en plein cœur du quartier en soutien aux dynamiques citoyennes déjà présentes sur le terrain.

Ces interventions sur l'espace public relève d'un engagement fort car ces actions spontanées et bénévoles ne génèrent aucun chiffre d'affaire et demandent aux membres des collectifs de puiser dans leurs fonds propres. Aujourd'hui, même si les salariés sont rémunérés au salaire minimum légal et que le statut de leur organisation leur permet d'accueillir de nombreux services civiques, ces collectifs d'architectes peinent à vivre. Quitte à se retrouver dans des situations financières critiques, ils continuent de croire aux bienfaits de leurs projets “auto-motivés” en intervenant sans attendre l'aval et les financements de la part des collectivités. L'enjeu pour eux est de trouver un modèle économique soutenable leur permettant de conserver leur autonomie et leur liberté d'action.

*L'équipe au complet
Projet BelsunceTropical
Collectif ETC
Photographe inconnu
Novembre 2014
Marseille*



Bibliographie

LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropologie, 2001. 135p.

PAQUOT Thierry, *Droit de cité*, Paris, PUF, 2009. 128 p. Collection Rue Descartes

PAQUOT Thierry, *L'espace public*, Paris, Éd. la Découverte, 2009.

COMITÉ INVISIBLE, *L'insurrection qui vient*, Paris, Éd. La Fabrique, 2011.

Notes

¹ CURNIER Sonia, « Programmer le jeu dans l'espace public ? », *Métropolitiques*, 10 novembre 2014. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Programmer-le-jeu-dans-l-espace.html>

² ibid.

³ LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropologie, 2001. 135p.

⁴ PAQUOT Thierry, *Droit de cité*, Paris, PUF, 2009. 128 p. Collection Rue Descartes

⁵ *Pensons le matin*, « La maîtrise d'usage : comment contribuer à la transformation de la cité ? Rencontre avec le collectif Etc » [en ligne] www.pensonslematin.fr/maîtrise-dusage-comment-contribuer-a-la-transformation-de-la-cite/

⁶ Collectif ETC, « Nice Matière Grise » [en ligne] <http://www.collectifetc.com/realisation/nice-matiere-grise/>



OUTILLER LA PARTICIPATION

Nous connaissons les transformations accélérées du monde industriel moderne et avec elles la profusion d'appareils électroniques, numériques. Ces nouveaux objets transforment nos relations en multipliant les écrans entre les hommes et le monde et entre les hommes eux mêmes. Ces transformations provoquent une crise identitaire pour l'Homme occidental du XXIe siècle : à travers l'usage de ces objets, nous vivons dans l'instantanéité et non plus dans un rapport de durée, de l'ordre de l'observation et du sensible qui assurait notre ancrage au monde.

L'aphasie architecturale

Nous connaissons les transformations accélérées du monde industriel moderne et avec elles la profusion d'appareils électroniques, numériques. Ces nouveaux objets transforment nos relations en multipliant les écrans entre les hommes et le monde et entre les hommes eux mêmes. Ces transformations provoquent une crise identitaire pour l'homme occidental du XXI^e siècle : à travers l'usage de ces objets, nous vivons dans l'instantanéité et non plus dans un rapport de durée, de l'ordre de l'observation et du sensible qui assurait notre ancrage au monde. Les moyens de transport contemporains nous permettent de déjouer les distances spatio-temporelles et il est maintenant possible de communiquer via vidéo-conférences avec plusieurs personnes réparties à différents endroits de la planète. Ces révolutions techniques ont sans doute permis une élévation de nos niveaux de vie, mais elles ont aussi eu pour effet de détruire des cultures ancestrales, de bouleverser les ordres traditionnels.

La révolution technique touche aussi le milieu de l'urbanisme et de l'architecture. Françoise Choay, historienne des théories et des formes urbaines et architecturales, dans *l'Allégorie du Patrimoine*, met en lumière l'émergence d'un "urbanisme de réseaux" propre aux "espaces de connexions". Cet urbanisme, qui dessine l'organisation de nos villes actuelles, répond à une "logique de branchement". Pour pouvoir fonctionner, tout lieu viable, quel qu'il soit, doit pouvoir se raccorder aux réseaux d'eau, de gaz, d'électricité, de télécommunications rendant le bâti indépendant des contraintes spatiales traditionnelles et venant contredire les logiques locales d'articulation à l'espace.

Or qui détient la connaissance de la complexité inhérente à ces nouveaux systèmes de raccordement ?

La compétence d'édifier, compétence auparavant partagée par un grand nombre, est aujourd'hui remise entre les mains d'experts qui ne sont pas des architectes, réduits à n'être que des producteurs d'images, mais des ingénieurs capables de maîtriser la technicité avec le vocabulaire technique correspondant.

Mais qu'est-ce que cette compétence d'édifier ?

Elle est une compétence anthropologique consistant à articuler des éléments significatifs, des espaces naturels et vécus, pleins ou vides, afin de rendre les milieux terrestres habitables, soit en édifiant des demeures et des villes, soit en configurant des paysages, soit en traçant des chemins ou en construisant des routes et en lançant des ponts. Or, cette compétence d'édifier est battue en brèche par la logique des branchements, venant ainsi substituer un espace instrumental déshumanisé et réifiant à l'espace milieu, sensible et anthropogénétique, de la même manière que les langues techniques, abstraites et univoques, à fonction strictement informatives et communicationnelles, viennent progressivement supplanter les langues naturelles ou de tradition, équivoques, imagées, narratives et chaleureuses.

Le domaine de la fabrication des villes, ce grand projet commun, est aujourd'hui du ressort des experts. Quels sont les enjeux de cette perte du langage commun?

Maîtriser ce langage universel qu'est la compétence d'édifier revient à être en adéquation avec son environnement. Car l'art d'édifier s'acquiert sur la durée, nécessitant une observation fine est sensible du territoire dans lequel on évolue. Cette attention portée entre autres au climat, à la topographie et au potentiel naturel permettait de développer une science de la conception et une maîtrise certaine des matériaux et de leur mise en œuvre. Dans chaque région, on pouvait voir apparaître des habitats vernaculaires, créations singulières, directement issues du territoire des Hommes.

“La plupart des architectes et de ceux qui ont alors bâti entretenaient encore un commerce direct avec les terrains et les eaux, les climats et les vents, les végétaux et les saisons. Ils connaissaient encore aussi, par expérience vécue, le comportement des matériaux et selon quelles règles les mettre en oeuvre.”¹

Françoise Choay

Perdre la compétence d'édifier revient donc à perdre tout ancrage au territoire vécu et habité. Un autre enjeu qu'entraînerait la disparition de cette aptitude serait l'altération de cette volonté de faire ensemble, de se réunir pour faire société. Face à la profusion d'un vocabulaire expert dont ils n'ont pas la maîtrise, les individus se sont vu dépossédés de ce langage propre à l'homme, inhérent à la construction de notre humanité. C'est pourquoi il semble intéressant de mettre en lien la perte de cette compétence avec l'épisode biblique du mythe de Babel. Il nous raconte l'histoire des hommes qui, suite au Déluge, décidèrent ensemble de s'installer dans la plaine du pays de Shinar pour y construire leur cité. Ils avaient pour ambition d'édifier une cité si haute qu'elle leur permettrait d'atteindre les cieux.

“Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !”

Genèse, 11, La Bible de Jérusalem

Tous s'activent collectivement à la construction de cette immense tour. Face à ce spectacle, Yahvé, défié par sa propre création prétentieuse de pouvoir se considérer comme son égal, décide de mettre un terme à cette ascension. Pour se faire, il provoque la confusion en diversifiant les langues. En compromettant toute possibilité de compréhension des uns avec les autres, causant ainsi le trouble dans l'organisation de l'édification, il fait avorter le projet de la Tour. Les hommes, frappés d'aphasie, finissent par se disperser à travers le monde.

Ce mythe est révélateur de l'importance des enjeux de la maîtrise du langage et des langues : la communication est un outil sans lequel toute organisation ne peut exister. Supprimer la possibilité de se faire comprendre des autres et vous aurez trouvé le moyen d'endiguer toute possibilité d'élaboration d'un projet commun.

Ouvrir le chantier

Aujourd'hui, dans une société où la volonté politique et économique est de tout segmenter, à coup de barrières administratives, juridiques et techniques, en décuplant les échelons entre les habitants et les instances de décision, des architectes tentent de renouer et de retrouver ce lien avec les utilisateurs en transmettant une partie de leur compétence.

“Transmettre ses compétences permet de lâcher prise, faire confiance, déléguer. Transmettre c'est permettre l'autonomie, rendre possible la prise d'initiative, et tend à un homme libre, en capacité de faire ses propres choix.”

Patrick Bouchain

Patrick Bouchain et les architectes de l'Agence Construire, Loïc Julienne et Chloé Bodart, considèrent l'architecture comme un acte d'harmonie collective, un acte politique au service de l'intérêt général. Ils ont constaté que l'acte de bâtir la ville n'implique pas toujours ses habitants, sensés être les premiers concernés. Ceux à qui l'habitat est destiné sont exclus du processus qui le génère. Passifs, ils subissent leurs logements comme une fatalité.

“Nous n'avons pas encore vécu réellement la démocratie au sens où elle devrait produire un cadre harmonieux qui serait l'expression de l'altérité de l'ensemble des individus qui la composent. Ce cadre serait l'expression de ces altérités alors qu'aujourd'hui on a l'expression d'une homogénéité qui ne peut rendre que malheureux tout le monde. C'est bien pour cela qu'il y a un mal vivre.”

Patrick Bouchain

Pour palier à ce mal vivre, crise identitaire soulevée par Françoise Choay liée à la perte du langage naturel qu'est la compétence d'édifier, l'agence Construire ouvre ses chantiers. Le chantier devient un lieu de vie, où se rencontrent l'ensemble des acteurs du projet mais aussi et surtout ses futurs usagers. En ouvrant le chantier, ils questionnent les usages des espaces publics et l'implication des habitants dans la fabrique des espaces urbains.

Le chantier, moment majeur de la vie de la cité

Les chantiers sont d'ordinaire fermés au public pour diverses raisons : sécurité, nuisances (bruits, poussière, passage de camions). Ils sont dissimulés, écartés de la vue des passants par des barrières, et souvent pour des périodes longues. Ils sont ainsi des lieux relégués, visuellement, spatialement mais aussi socialement. Les chantiers, considérés comme des lieux d'un travail dévalorisé, que le sociologue Nicolas Jounin nomme les “basses œuvres”², sont rendus invisibles dans le processus de fabrication de la cité. Cependant, le chantier, à travers la promotion des projets urbains et l'importance croissante des questions d'urbanisme, suscitent un intérêt nouveau dans le débat public de la part des concepteurs comme de la maîtrise d'ouvrage publique.

La Cabane de chantier, Channel, Calais

La cabane de chantier présente lors de la transformation du Channel, aujourd'hui Scène Nationale de Calais, est différente des *Algecos*, coquilles vides, utilisés généralement sur les zones en travaux. Ces derniers sont uniquement destinés à servir de lieu de réunion, de stockage, de sanitaire. La cabane de chantier, quant à elle, est un lieu de vie où tous les acteurs de la fabrication de la ville sont invités : maîtres d'oeuvres, élus, les entreprises, les ouvriers, les futurs usagers. À budget identique, la cité de chantier est construite à l'aide des matériaux récupérés auprès des entreprises partenaires. Celles-ci sont invitées à fournir leurs matériaux non conformes, stockés dans un coin de leur cour. Les charpentes, portes, fenêtres vont servir d'éléments à l'édification de la cabane.

En plus d'accueillir les bureaux des différents corps de métier, d'être un lieu de réunion pour les professionnels, la cabane de chantier est avant tout un lieu de vie : on peut y manger et inviter des membres de sa famille à partager un repas à midi, on peut y voir un concert, assister à une conférence... Avec ses nappes colorées, ses vases fleuris, ses tables et chaises en bois, tapis, canapés, le lieu respire d'une atmosphère familière, "comme si on était à la maison".

L'image de cette architecture réalisée à partir d'une profusion de matériaux hétéroclites véhicule une forte portée symbolique : elle est la représentation spatiale d'une collaboration entre tous les acteurs, qui soude les équipes entre elles et pose les fondements d'un projet commun.

Pour les membres de l'agence Construire, sortir le chantier du champs du vision revient à passer sous couvert un grand moment de construction de la société. Ouvrir le chantier au public c'est faire en sorte qu'il devienne le lieu de transmission de la compétence d'édifier.

“Le chantier est un lieu d'apprentissage et d'émerveillement ; c'est un temps important de la vie publique [...]. À ce titre, il doit être montré, visité et expliqué.”

Patrick Bouchain

Pendant les travaux, les enfants des écoles environnantes sont conviés à venir visiter le chantier. C'est l'occasion de présenter aux enfants comment fonctionne un système de tuyauterie, une construction en béton...

Cette volonté d'ouvrir le chantier au public est primordiale car elle permet de prendre en main et de redonner à tous les ficelles de la fabrique de la ville. S'appropriant le chantier, c'est entamer en quelque sorte le processus d'appropriation de la ville.

*Cabane de Chantier, Le Channel
Agence Construire
2005
Calais*



Architecture incrémentaliste

Ces architectes s'inscrivent dans la lignée des Kroll. En marge durant les années de productivisme industriel urbain, Lucien et Simone, elle potière, coloriste, jardinière, lui architecte, considèrent que l'architecture est une affaire de relations, liant les individus entre eux et à leur environnement.

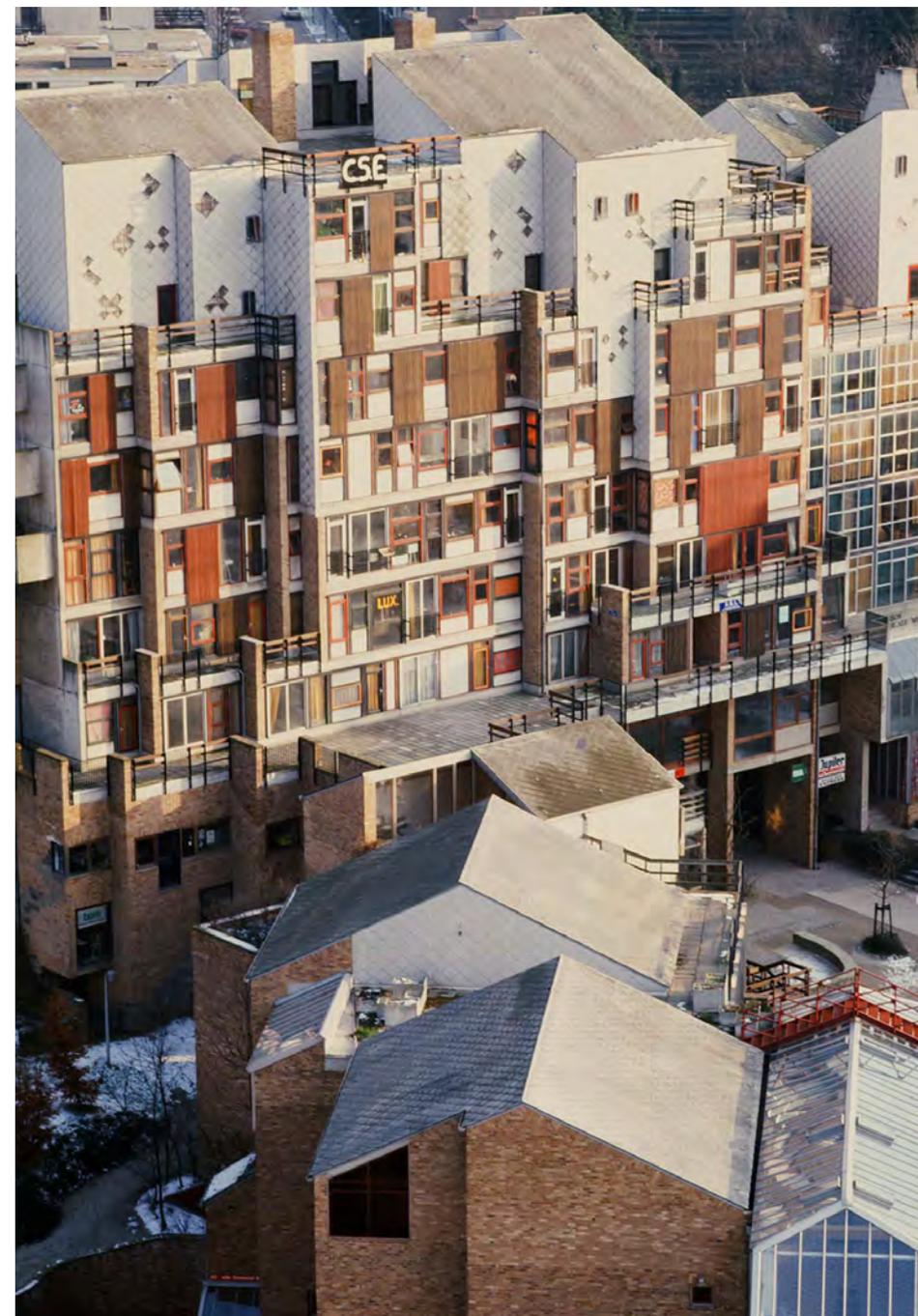
Lucien est surtout connu pour *La Mémé*, la Maison Médicale, fruit de la collaboration entre l'architecte et les étudiants en médecine, désireux de vivre dans un campus universitaire à leur image.

“Dans les manuels officiels, Lucien est qualifié d'architecte “de la participation”, illustre par la Mémé a Louvain-la-Neuve. Quand j'ai vu ce travail, j'ai compris que pouvait exister une architecture de la diversité et du désaccord, une vraie architecture démocratique”³

Thierry Paquot

La Mémé naît d'un conflit flamands - walons au sein du campus universitaire flamand. Les étudiants walons, priés de changer de campus, revendiquent alors leur volonté de choisir leur propre architecte pour la construction de leur futur campus. “Nous ne voulons pas être le produit fini de votre machine outil”⁴ ont-ils déclaré à l'époque au gouvernement. Kroll est choisi, connu pour ses travaux collaboratifs, pédagogiques et prônant une vision organique des relations entre individus et leur environnement. Kroll et les étudiants ont ainsi pu faire naître le campus universitaire de Woluwé-Saint-Lambert, avec la Mémé, la mairie, le restaurant universitaire, le centre oecuménique et la station de métro Alma. Il propose des habitations hétéroclites et diversifiées, correspondant aux envies de chacun, modulables pour permettre des espaces réversibles et évolutifs. Le chaos est assumé tout en étant raisonné.

*“La Mémé”, Maison médicale,
Atelier Lucien Kroll
Woluwé-Saint-Lambert, Belgique*



Le couple travaille au plus près, le plus souvent là où cela va le plus mal, sur ces grands ensembles abandonnés qu'ils refusent de démolir mais dont ils pensent qu'il faut en inverser la logique en écoutant ceux qui y habitent plutôt que les technocrates. Lucien Kroll dira d'ailleurs "de tous les grands ensembles, le bidonville est encore socialement le mieux tracé".

Depuis les années 1960, ils travaillent avec la participation des habitants et dans le plus grand respect du contexte, considérant que la recherche du "sentiment d'habiter" est tout simplement impossible sans leur coopération collective.

"Pas d'habitants, pas de plans !"

Lucien Kroll

Kroll considère la participation des habitants comme une évidence : "il est irrationnel d'imposer des éléments identiques à des habitants divers. Cela les rend identiques, amorphes ou révoltés". De plus, la participation doit selon lui aller au-delà de la conception et de la réalisation du bâtiment puisqu'elle concerne aussi l'appropriation, la modification, l'amélioration progressive des logements par les habitants eux-mêmes.

Pour comprendre cela, il suffit d'observer la nature de ses maquettes de travail à la fois objets de travail et de partage du projet. Simples, claires, modestes, efficaces elles sont aussi accueillantes et chaleureuses. Pour que les habitants puissent s'approprier l'outil et prendre part au projet, les maquettes sont volontairement "déprofessionnalisées".

Maquette participative pour l'école primaire

Atelier Lucien Kroll

Woluwe-Saint-Lambert, Belgique



Bibliographie

CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 272 p. 1999.
Collection La Couleur des idées

BOUCHAIN Patrick, *Construire autrement : comment faire ?*, Arles, Actes Sud, 2006.
Collection l'Impensé

BOUCHAIN Patrick, *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*, Arles, Actes Sud, 2013. 360 p.

Notes

¹ CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 272 p. 1999. Collection La Couleur des idées

² JOUNIN Nicolas, Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment, Paris, La Découverte, 2008. 274 p. Collection Textes à l'appui

³ BOUCHAIN Patrick, Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée, Paris, Actes Sud, 2013. 360 p.

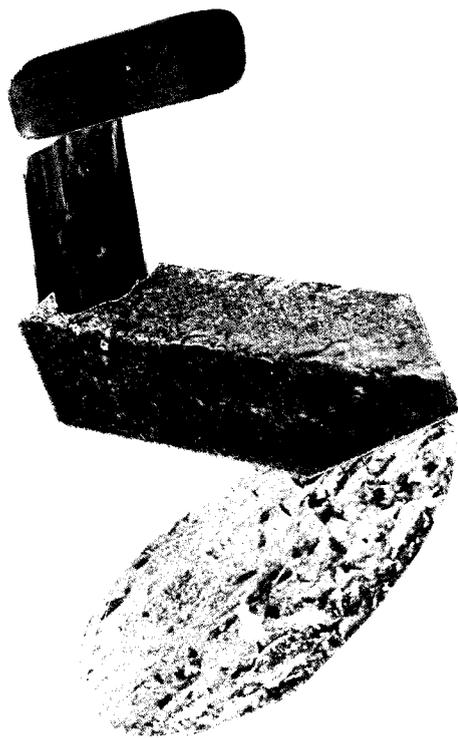
⁴ ibid.

⁵ ? Rencontre avec le collectif Etc” [en ligne] www.pensonslematin.fr/maîtrise-dusage-comment-contribuer-a-la-transformation-de-la-cite/

⁶ Collectif ETC, “Nice Matière Grise” [en ligne] <http://www.collectifetc.com/realisation/nice-matiere-grise/>

“ La créativité est le domaine réservé à ceux qui ont du talent : nous autres sommes contraints de vivre dans un environnement construit par les talentueux, d’écouter la musique des talentueux, d’utiliser les inventions et l’art des talentueux et de lire des poèmes, les fictions et les pièces des talentueux. Voilà ce que notre éducation et notre culture nous encouragent à croire - un mensonge qu’engendre et perpétue notre culture. Forte de ce mensonge, l’élite culturelle dominante nous assure que l’urbanisme, le design et la construction de tout élément de l’environnement sont si complexe et singuliers que seuls les talentueux - diplômés et experts en urbanisme, ingénierie, architecture, art, enseignement [...] - peuvent répondre adéquatement aux questions environnementales. De là vient que la grande majorité de la population se voit écartée de la manipulation des éléments du bâtiment et du construit (et pire s’en considère incapable) , qu’il s’agisse d’études environnementales, d’art abstrait, de littérature ou de science; la créativité - le jeu avec les éléments et variables du monde qui permet d’expérimenter, de découvrir et de former de nouveaux concepts - a été officiellement déclarée domaine réservé des créatifs, privant le reste de la communauté d’un pan entier de sa vie et de son mode de vie. La chose est tout particulièrement vraie des jeunes enfants, qui découvrent un monde singulièrement restreint - un monde où il est interdit de jouer à construire et à fabriquer, de jouer avec des fluides, l’eau, le feu et le vivant et avec tout ce qui satisfait notre curiosité et nous donne ce plaisir qui résulte de la découverte et de l’invention. ”¹

Simon Nicholson - La théorie des éléments indéterminés



UNE GOUVERNANCE PAR L'ENFANCE

Regard sur l'École

L'école, que l'on présente comme l'institution qui offre la possibilité à chacun d'acquérir un certain niveau d'éducation en nous préparant à entrer dans la "vie active", a aussi sa part de responsabilité dans la dissolution de la prise de pouvoir effective des citoyens.

Ivan Illich, penseur de l'écologie politique, figure importante de la critique de la société industrielle, auteur de *La Société sans école*, prône le fait que l'école aggrave ce qu'elle était censée améliorer. En séparant les jeunes de leurs capacités d'apprendre et de comprendre, l'école produit des élèves dociles, prêts à consommer des programmes tout à fait préparés par les "autorités" et à obéir aux institutions.

"Il est évident qu'une école ou l'on force des enfants actifs à s'asseoir devant des pupitres pour étudier des matières inutiles est une mauvaise école. Une telle école n'est bonne que pour ceux qui croient à son efficacité, c'est à dire pour ces citoyens sans imagination qui veulent des enfants dociles, dénués eux aussi d'imagination et qui s'accommoderont d'une civilisation dont l'argent est la marque de succès."²

A.S Neill, *Libres enfants de Summerhill*

Pédagogies alternatives

En transmettant une véritable éducation qui prépare à la vie dans la vie, qui donne le goût d'inventer et d'expérimenter, l'école doit pouvoir devenir le principal lieu de rupture avec le conformisme.

La pédagogie Steiner compte parmi les trois grandes pédagogies dites "alternatives" ou "nouvelles" dont Montessori et Freinet font aussi partie. Il existe aujourd'hui en France près de 700 écoles se revendiquant de ces pédagogies.

La plupart des formes d'éducation alternatives se caractérisent par les intentions ou les critères communs suivants : recentrer l'éducation sur l'apprenant, au lieu de la centrer sur les contenus, rendre l'apprenant actif et le faire participer à l'élaboration de ses apprentissages, favoriser l'autonomie, développer la créativité et l'esprit artistique, développer la confiance en soi et l'esprit d'initiative, renoncer à la compétition, aux notes, aux classements, s'adapter à la forme d'intelligence particulière et aux rythmes de chaque apprenant.³

Ces pédagogies, où l'enfant est invité à devenir acteur de sa vie, basent l'apprentissage sur l'expérience en développant le sensible au contact d'objets.

Homo Ludens

Au début du 20^{ème} siècle, la société commence à admettre doucement que les enfants sont de bon médiateur entre l'idéal et le réel. Avec leur vision claire du quotidien, non parasitée par les conventions sociales et culturelles, ils contribuent à guider positivement la réflexion du designer.

L'architecture fut l'une des disciplines qui a clairement participé à influencer l'évolution de la vie des enfants. Après la Seconde Guerre Mondiale, les enfants et l'enfance deviennent un enjeu majeur pour les politiques d'après-guerre. Afin de les aider à surmonter le traumatisme, les architectes commencent à considérer l'école comme un environnement qui pourrait guérir les esprits et les âmes des enfants. ⁴

Dans les années 50, Lady Allen of Hurtwood, architecte paysagiste, s'inspira du modèle du "junk" playground conçu par l'architecte paysagiste danois Carl Theodor Sørensen. Persuadé que les aires de jeux permettaient de révéler l'imagination des enfants, il adapte cet espace aux besoins de l'après-guerre en Grande Bretagne. En utilisant le recyclage, la transformation et l'adaptation de matériaux, notamment la brique et d'autres matériaux issus de ruines suite aux bombardements, et en donnant des outils appropriés aux enfants pour qu'ils construisent leurs propres jeux, elle donne aux enfants la possibilité de disposer d'un endroit où ils peuvent jouer en leur donnant un certain sens de l'aventure.

A la fin des années 60, l'enfant a un rôle nouveau. Il est d'abord un "enjeu politique", tout comme la jeunesse. En effet, les étudiants de mai 68, en Europe ou aux Etats-Unis, se mobilisent, se révoltent, paralysent les pays pour construire une nouvelle société. Alexander Kluge et Oskar Negt, cinéastes et essayistes, démontrent que les révolutionnaires ne font pas forcément partis de la part active de la société, mais peuvent aussi être des enfants ou des étudiants.

À Paris, des collégiens s'unissent contre la guerre au Vietnam avec des adultes et des étudiants. En effet, ils démontrent que cette répression est semblable à celle qu'ils subissent chez eux avec leurs parents, ou à l'école.

Palle Nielsen, graphiste, architecte et anarchiste danois, est conscient que le "playground" est un lieu nécessaire aux enfants pour créer, jouer, mais aussi réfléchir et réinventer la société. Ainsi, en 1968, il construit illégalement une aire de jeux avec des activistes entre des barres d'immeubles à Copenhague. Les jeux y sont très libres, ils ne sont pas qualifiés à une activité en particulier.

Maquette participative pour l'école primaire

Atelier Lucien Kröll

Woluave-Saint-Lambert, Belgique



An adventure playground in 1966
William Lovelace
1966



*Child's play: Notting Hill's gloriously risky
New Adventure Playground in the 1960s*
Photographe inconnu
Date inconnue



The Model - A Model for a qualitative Society, 1968

Durant trois semaines en octobre 1968, Palle Nieslen a transformé le Moderna Museet de Stockholm en un terrain de jeu d'aventure pour les enfants. The Model a rendu disponible aux enfants un espace dans lequel ces derniers pouvaient jouer, en incluant des outils, des matériaux, de la peinture, des costumes et des masques des leaders mondiaux, ... Les enfants ont eu la possibilité de modifier l'espace en ajoutant des cordes, en peignant les murs, en déplaçant les éléments, en sciant des planches de bois... Cette exposition interroge autant les modèles sociaux que les codes du musée. L'enfant est considéré comme une personne à part entière. La place de l'adulte est aussi questionnée : ils sont là pour accompagner les enfants dans leurs projets en tant que support à l'action. Le musée, quant à lui, devient une aire de jeu, un lieu de débat et de réflexion.

Celle-ci attira pendant trois semaines près de 20 000 enfants qui purent exprimer pleinement leurs visions de la ville et de la société. Devenue légendaire, cette installation devint un espace de collaboration, de discussion et de redécouverte de la ville et du collectif, rapprochant l'art et la vie de manière à repenser les fondements de la société et les méthodes de transmission aux jeunes générations.

Palle Nieslen a finalement dû sécuriser son installation, jugée trop dangereuse par le commissaire de l'exposition. Cette volonté politique de tout vouloir sécuriser afin de se rapprocher du "risque zéro" a sa part de responsabilité dans l'anesthésie généralisée de nos lieux de vies.

“On imaginera sans peine que, si la plus part des environnements - écoles, terrains de jeu, hôpitaux, crèches, aéroports internationaux, galeries d'art et musées - ne fonctionnent pas en termes d'interaction et d'implication humaine telles qu'on les a définies, c'est qu'ils sont dépourvus d'“éléments indéterminés”, il sont au contraire propres, statiques et ne laissent pas prise au jeu.”⁵

Simon Nicholson - La théorie des éléments indéterminés

The Model - A Model for a qualitative Society

*Photographe inconnu
1968*



The Model - A Model for a qualitative Society
Photographe inconnu
1968



The Model - A Model for a qualitative Society
Photographe inconnu
1968



Bibliographie

NEILL Alexander Sutherland,
Libres enfants de Summerhill,
Paris, Guallimard, 1985. 463
p. Collection Folio Essais

NICHOLSON Stephenson, “How
Not To Cheat Children: The
Theory of Loose Parts”, *Landscape
Architecture*, v62, p30-35, 1971.

ILLICH Ivan, *Une société sans
école*, Paris, Seuil, 1984. 220 p.
Collection Points Civilisation

Notes

¹ NICHOLSON Stephenson, “How Not To Cheat
Children: The Theory of Loose Parts”, *Landscape
Architecture*, v62, p30-35, 1971.

² NEILL Alexander Sutherland,
Libres enfants de Summerhill, Paris, Guallimard,
1985. 463 p. Collection Folio Essais

³ Wikipédia, “Éducation Alternative” [en ligne]
< fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ducation_alternative >

⁴ MAZILLU Roxana, “Century of the Child:
Growing by Design” [en ligne]
< [www.domusweb.it/en/reviews/2013/02/01/
century-of-the-child-growing-by-design.html](http://www.domusweb.it/en/reviews/2013/02/01/century-of-the-child-growing-by-design.html) >

⁵ NICHOLSON Stephenson, “How Not To Cheat
Children: The Theory of Loose Parts”, *Landscape
Architecture*, v62, p30-35, 1971.



MERCI

113 - Merci

*Université Foraine Bataville
Margaux Milhade
Coco
Les habitants de Bataville*

*DSAA InSitu Lab
Nicolas Couturier
Bruno Lavelle
Michel Volmer*

*Séminaire Autonomie locale
Louis Augereau
Guillaume Bonnet
Mathieu Vetesse*

Charlène Marquet

Mes amis, ma famille

La Grösse Grânge



Pauline Cachera
Laboratoire *Territoires Vivants*
Séminaire *Autonomie Locale*
DSAA In Situ Lab
Promotion 2014-2016